L'espérance

Père Sylvain BRISON

Coordinateur du pôle
« Dialogue avec le monde »

« *Car moi, je connais les pensées que je forme à votre sujet – oracle du Seigneur –, pensées de paix et non de malheur, pour vous donner un avenir et une espérance.* » (Jr 29, 11)

Introduction : le pèlerinage chemin d'espérance

Notre rencontre aujourd'hui nous offre une occasion particulière pour nous de nous poser cette question simple, mais importante : « finalement, qu'est-ce qu'un pèlerinage ? ». Le pèlerinage, je ne vous apprendrais rien, commence toujours par une mise en mouvement. On ne fait pas un pèlerinage bien installé dans son fauteuil ; on pèlerine en se levant et en faisant un pas après l'autre. Ainsi, mine de rien, même si un pèlerinage peut être court, se mettre en mouvement implique de prendre des risques. Vous ne vous en rendez plus compte depuis longtemps, mais lorsque vous avez appris à marcher, vous avez expérimenté que, dès que levez le pied pour amorcer un pas, vous vous mettez en déséquilibre, et vous prenez donc le risque de tomber. Mais si vous ne vous risquez pas à lever le pied, vous êtes condamnés à rester sur place. Pèleriner, c'est donc accepter de se mettre en mouvement, sans trop savoir ce que le Seigneur va disposer pour nous sur le chemin qui deviendra pour nous le chemin de l'Évangile et du bonheur.

Le pèlerinage nous met en mouvement, seul et en Église

Vivre un pèlerinage, consiste fondamentalement à se mettre en route, à voyager vers un but pour aller à la rencontre de Dieu qui est la source de toute bénédiction. Ainsi, si le pèlerinage passe d'abord par les pieds pour nous permettre d'avancer, nous pourrions nous dire qu'il est une forme particulière de mobilité dans un monde « hypermobile » ! Par exemple, beaucoup bougent pour le travail. Certaines mobilités se produisent aussi parfois pour des conditions dramatiques – je pense ici aux migrants qui quittent leur pays en quête d'une vie meilleure. Il existe également beaucoup de mobilité pour les loisirs et pour du tourisme. De fait, on pourrait finalement se demander ce qui distingue finalement le pèlerin de toutes ses mobilités si diverses. Qu'a-t-il a de si particulier ? Et bien le pèlerin à ceci de spécifique qu'il ne va pas, à la différence de beaucoup d'autres, du centre de sa vie vers la périphérie de l'existence, mais qu'il repart précisément des périphéries de sa vie pour retourner vers le centre de son existence. Et si nous avons parcouru tout ce chemin depuis Nice, Cannes, Antibes, Grasse et Menton pour venir à Lourdes, c'est précisément pour revenir au centre de notre existence, c'est-à-dire là où la Vierge

Cette conférence spirituelle a été donnée lors du pèlerinage du diocèse de Nice à Lourdes le mardi 8 juillet 2025 à la Cité Saint-Pierre. Elle a été retranscrite d'après son enregistrement et complétée avec les notes préparatoires. Nous lui avons conservé son caractère oral.

Marie nous remet au centre de la vie de Dieu, en nous indiquant le chemin à suivre (le chemin de la miséricorde, de l'amour et du pardon).

Ce pèlerinage n'est pas uniquement une démarche individuelle, il est aussi une expérience d'Église, parce que, en définitive, on ne pèlerine jamais tout seul. Regardez à votre droite. Regarder à gauche. Regarder devant vous et regarder derrière vous : il y a du monde. Nous avançons les uns et les autres avec nos propres spécificités, avec nos différences aussi ; tout cela forme un grand défi pour nous tous : il faut arriver à vivre ensemble. La communion que Dieu nous donne réside précisément dans l'articulation des différences qui nous sont aussi données. L'uniformité n'est pas la communion : dans l'expérience de la Pentecôte, Dieu nous donne et nous demande de vivre unis en assumant nos différences.

Le pèlerinage comme conversion à l'espérance

Dans tout pèlerinage, comme notre évêque nous le rappelait tout à l'heure dans son homélie, il nous est demandé de donner quelque chose pour recevoir autre chose. Ainsi, nous sommes tous venus déposer quelque chose aux pieds de Marie, dans la grotte de Massabielle. Nous sommes venus déverser devant le Seigneur, avec l'appui de sa Mère, des choses qui sont lourdes, des choses qui sont compliquées, des choses qui sont difficiles, des choses avec lesquelles nous n'arrivons pas ou plus à vivre. Dans ce mouvement, le Seigneur va nous donner en retour des choses à rapporter avec nous, des choses pour repartir, pour pouvoir nous aider à continuer de vivre, peut-être autrement, en rentrant chez nous. Voici donc une première question que je nous adresse ce soir : « Que vais-je déposer et que vais-je recevoir en tant que pèlerin ? »

Le Pape François nous a invités, dans ce Jubilée, à être des pèlerins de l'espérance. C'est pourquoi le thème qui va nous occuper aujourd'hui est bien celui de l'espérance. L'espérance, nous en parlons peu ; nous sommes plus diserts sur la foi et plus à l'aise avec la charité. Mais l'espérance est toujours quelque chose qui semble nous échapper parce que nous n'arrivons pas très bien à la cerner. Certes, la théologie, comme intelligence de la foi, peut nous aider à réfléchir. Elle présente l'espérance comme une vertu, c'est-à-dire un don que Dieu nous fait pour nous permettre de vivre. C'est quelque chose qui nous enracine dans l'attente de ce que Dieu nous promet. L'espérance est ainsi fondamentalement liée à une promesse. Elle est donc orientée vers un avenir, c'est-à-dire quelque chose qui doit arriver, qui doit advenir, qui doit s'accomplir. De tout cela, nous savons que c'est bien souvent difficile à vivre, parce qu'il arrive qu'on espère des choses qui n'arrivent jamais : on entre alors dans le désespoir. Acceptons donc, au début de cette médiation que, finalement, être pèlerin de l'espérance, c'est tout sauf évident.

Alors, pour nous aider à vivre ce pèlerinage, je voudrais faire plusieurs choses. D'abord, je voudrais vous mettre à l'aise. J'ai entendu dans certaines confessions, ou dans des discussions que nous avions plein de raisons de désespérer : le monde va mal, on ne sait pas de quoi l'avenir sera fait, on sait plus quoi faire pour s'en sortir, on se fait du souci pour ses enfants, voir pour ses petits-enfants ; quand on est malade et quand le corps est ébranlé, on n'est pas sûr d'arriver à s'en remettre, on n'est pas sûr d'arriver à se relever… Finalement, espérer semble parfois relever davantage de la « méthode Couée » que de la vertu divine. Soyez donc à l'aise avec ce sentiment si vous l'avez déjà éprouvé : c'est très commun, très humain. Et vous allez constater que, dans la Bible, beaucoup de personnages l'ont éprouvé peut-être aussi fort que nous, si ce n'est pas plus que nous. La deuxième chose que je voudrais vous dire avant d'aller plus loin, c'est que cde n'est pas parce qu'on éprouve cela que l'on est condamné à vivre cela pour toujours : le Seigneur ne cesse de croiser notre vie pour nous dire que le désespoir ne tient pas face à l'espérance. Il veut nous entraîner précisément dans cette espérance par-delà tout ce qu'on peut imaginer.

Pour comprendre cela, il n'y a pas trente-six solutions, il faut retourner aux sources de toute chose ;et la source de toute chose c'est Dieu qui vient à la rencontre de son Peuple, à la rencontre de chacun et de chacune qu'il aime, pour nous entraîner avec lui. Or, l'histoire de cette rencontre est relatée dans l'Écriture sainte. La Bible n'est pas autre chose que l'histoire de Dieu avec son peuple mise par écrit. Et si cette histoire est vraie pour ceux qui l'ont vécu, elle l'est aussi pour chacun d'entre nous aujourd'hui, nous qui continuons d'écrire avec Dieu cette histoire sainte, parce qu'il veut la vivre avec nous. Alors je ne vais pas vous entretenir aujourd'hui de grands propos théologiques, je ne vais pas vous entretenir d'un savant catéchisme, je vais simplement nous inviter à repartir de la Parole de Dieu. Nous allons faire « une petite promenade » dans les Écritures pour « sentir » comment des hommes et des femmes ont vécu ce défi de l'espérance, et comment Dieu les a entraînés dans cette espérance jusqu'auprès de lui.

1) Abraham, témoin de l'espérance

Le premier témoin que j'ai convoqué ce soir, pour nous, s'appelle Abraham : vous en avez tous entendu parler, c'est quelqu'un que nous connaissons bien ou du moins que nous croyons connaître. Et pourtant, Je suis sûr qu'il y a beaucoup de choses que nous ne connaissons pas de lui. On présente souvent Abraham comme le modèle de la foi, de celui qui croit, parce qu'il quitte son pays en mettant sa foi et sa confiance en Dieu seul. Et bien, ce soir, je voudrais vous inviter à contempler Abraham non pas d'abord comme un modèle de foi, mais comme un modèle d'espérance que Dieu va former à son école. Confronté aux épreuves à une forme de désillusion, Abraham avancera dans sa vie dans l'espérance de l'achèvement des promesses du Seigneur.

Dieu forme Abraham à l'espérance

Le cycle d'Abraham commence au chapitre 12 du livre de la Genèse.

> Du livre de la Genèse (12, 1-4)
>
> Le Seigneur dit à Abram : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, et va vers le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai, je rendrai grand ton nom, et tu deviendras une bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront ; celui qui te maudira, je le réprouverai. En toi seront bénies toutes les familles de la terre. » Abram s'en alla, comme le Seigneur le lui avait dit, et Loth s'en alla avec lui. Abram avait soixante-quinze ans lorsqu'il sortit de Harane.

Abraham est un vieil homme sans descendance. Et tout d'un coup à 75 ans, le Seigneur lui dit, « *tu plaques tout et tu t'en vas* ; *tu t'en vas vers un pays que tu ne connais pas et je te promets deux choses : je te promets que tout le pays que tu verras sera à toi et à ta descendance, et que je ferai de toi le père d'une multitude de nations, une bénédiction pour les peuples* ». Abraham part, on ne sait pas ce à quoi il aspirait vraiment, mais on sait ce qui lui est promis. Ce n'est pas une mince affaire et c'est là que les choses vont se corser : parce qu'il va falloir du temps pour que la promesse de Dieu s'accomplisse.

Abraham part, parce qu'il accueille la promesse de Dieu dans la foi. L'espérance est alors possible pour lui grâce à sa foi. Autrement dit : la foi d'Abraham est le fondement de son espérance. Remarquons ici que cette foi en Dieu transforme son espoir humain déçu (il est vieux, nomade et sans enfant) en espérance divine, théologale : Dieu est celui qui donne la vie, qui fait toute chose nouvelle, qui peut tout. La vocation d'Abraham consiste essentiellement à entrer dans un *processus* d'accueil de l'œuvre de Dieu : c'est le cadre de l'alliance. Dieu promet

et Abraham part en réponse à cette promesse. Pour nous aussi, en pèlerinage à Lourdes, il nous faut le découvrir : Dieu nous a fait une promesse ; nous ne savons pas comment il va la réaliser, mais cette promesse c'est que l'espérance mise en lui ne nous décevra pas.

Les épreuves de l'espérance

Alors Abraham va continuer de vivre avec le Seigneur et il va être confronté au fait que l'espérance ne va pas sans épreuve. Vous connaissez la suite de l'histoire d'Abraham et vous savez le temps que Dieu prend comme si rien ne pressait, pas même le vieillissement d'Abraham et de Sarah. L'enfant ne vient pas, le patriarche demeure un nomade sur la terre qui ne lui appartient pas, et il commence à se dire « *mais, enfin, si c'est bien Dieu qui m'a parlé, il va bien falloir que ça se réalise un jour ou l'autre* ».

Mais lorsqu'Abraham constate que l'accomplissement traîne un peu trop longtemps, il va essayer de prendre les choses en main pour accélérer la réalisation de la promesse. De fait, nous-mêmes dans notre vie, quand nous voyons que nos projets, nos espérances traînent en longueur, nous avons aussi tendance à vouloir hâter un peu les choses. Alors, tout en conservant le souvenir de la promesse, Abraham tente de réaliser la promesse par les moyens humains qui sont les siens. Mais Dieu ne l'entend pas de cette oreille-là, et il ne va pas le laisser faire. Le Seigneur va mettre en échec Abraham par trois fois ; parce que si Dieu a promis, c'est Dieu qui fera, et ce n'est pas Abraham qui pourra faire la place de Dieu.

On sait qu'Abraham est parti d'Ur avec Sara et son neveu Loth. Il est donc son héritier en tant que son parent le plus proche. Abraham se projette dans Loth en « l'adoptant » comme son fils. Mais, en Gn 13, une dispute surgit entre les bergers d'Abraham et les bergers de Loth. Abraham offre alors à Loth de choisir une partie du pays qui lui a été promis ; ils se séparent et Abraham perd le lien avec son héritier. Dieu affirme alors à Abraham que sa descendance, c'est lui qui la lui donnera, il renouvelle la promesse fondamentale :

> « Lève les yeux et regarde, de l'endroit où tu es, vers le nord et le midi, vers l'orient et l'occident. Tout le pays que tu vois, je te le donnerai, à toi et à ta descendance, pour toujours. Je rendrai nombreuse ta descendance, autant que la poussière de la terre : si l'on pouvait compter les grains de poussière, on pourrait compter tes descendants ! Lève-toi ! Parcours le pays en long et en large : c'est à toi que je vais le donner. » (Gn 13, 14-17).

La seconde impasse de réalisation apparaît en Gn 15 : toujours pas d'enfant à l'horizon, alors Abraham répond à Dieu que son « nouvel héritier » sera son serviteur :

> « Mon Seigneur Dieu, que pourrais-tu donc me donner ? Je m'en vais sans enfant, et l'héritier de ma maison, c'est Élièzer de Damas... Tu ne m'as pas donné de descendance, et c'est un de mes serviteurs qui sera mon héritier. » (Gn 15, 2-3).

Mais Dieu ne lâche pas prise :

> « Alors cette parole du Seigneur fut adressée à Abram : "Ce n'est pas lui qui sera ton héritier, mais quelqu'un de ton sang". Puis il le fit sortir et lui dit : "Regarde le ciel, et compte les étoiles, si tu le peux..." Et il déclara : "Telle sera ta descendance !" Abram eut foi dans le Seigneur et le Seigneur estima qu'il était juste. ».

S'en suit le scellement de l'alliance.

Enfin, en Gn 16-17, l'enfant n'est pas encore là, Abraham a 86 ans… Et c'est Saraï qui pousse Abraham à avoir un Fils avec sa servante égyptienne Agar : c'est la naissance d'Ismaël. Mais Dieu donne un nouveau nom (Sarah) en guise de bénédiction. Abraham demande à Dieu de lui conserver Ismaël, mais Dieu annonce la naissance prochaine d'Isaac (Abraham a 99 ans), qui sera le partenaire de la future alliance. Le but de Dieu n'est pas de donner uniquement un enfant à Abraham, mais à Abraham et Sarah. Il veut donner et bénir une Alliance : l'espérance n'est jamais une aventure solitaire, elle est protée dans une communauté et nous dépasse.

À chaque fois qu'Abraham tente de répondre à son espérance humaine par ses propres moyens, Dieu le contrecarre et renouvelle la promesse : il scelle son alliance avec lui. Nous pouvons en tirer un enseignement pour nous-mêmes, lorsque nous commençons à désespérer de la promesse de Dieu, et que nous voyons que malgré nos efforts, l'échec semble apparent : Dieu trouve toujours le moyen de renouer l'alliance avec nous, et cela est suffisamment important pour nous permettre de comprendre que si Dieu est là, alors rien ne pourra nous arriver. Pour le patriarche biblique, l'espérance de Dieu vient dépasser l'espérance humaine (l'espoir) d'Abraham. Et l'enfant paraît.

Une épreuve de taille : le « sacrifice d'Isaac »

La promesse a commencé à s'accomplir, l'espérance d'Abraham grandit ; le fils est là et s'épanouit. Et puis voilà la grande épreuve. Dieu demande à Abraham d'aller offrir son fils en holocauste sur la montagne. Le Seigneur mettrait-il déjà en échec sa promesse ?

> Du livre de la Genèse (22, 1-19)
>
> Après ces événements, Dieu mit Abraham à l'épreuve. Il lui dit : « Abraham ! » Celui-ci répondit : « Me voici ! » Dieu dit : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, va au pays de Moriah, et là tu l'offriras en holocauste sur la montagne que je t'indiquerai. » Abraham se leva de bon matin, sella son âne, et prit avec lui deux de ses serviteurs et son fils Isaac. Il fendit le bois pour l'holocauste, et se mit en route vers l'endroit que Dieu lui avait indiqué. Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, vit l'endroit de loin. Abraham dit à ses serviteurs : « Restez ici avec l'âne. Moi et le garçon nous irons jusque là-bas pour adorer, puis nous reviendrons vers vous. » Abraham prit le bois pour l'holocauste et le chargea sur son fils Isaac ; il prit le feu et le couteau, et tous deux s'en allèrent ensemble. Isaac dit à son père Abraham : « Mon père ! – Eh bien, mon fils ? » Isaac reprit : « Voilà le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? » Abraham répondit : « Dieu saura bien trouver l'agneau pour l'holocauste, mon fils. » Et ils s'en allaient tous les deux ensemble. Ils arrivèrent à l'endroit que Dieu avait indiqué. Abraham y bâtit l'autel et disposa le bois ; puis il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel, par-dessus le bois. Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils. Mais l'ange du Seigneur l'appela du haut du ciel et dit : « Abraham ! Abraham ! » Il répondit : « Me voici ! » L'ange lui dit : « Ne porte pas la main sur le garçon ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. » Abraham leva les yeux et vit un bélier retenu par les cornes dans un buisson. Il alla prendre le bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils. Abraham donna à ce lieu le nom de « Le-Seigneur-voit ». On l'appelle aujourd'hui : « Sur-le-mont-le-Seigneur-est-vu. » Du ciel, l'ange du Seigneur appela une seconde fois Abraham. Il déclara : « Je le jure par moi-même, oracle du Seigneur : parce que tu as fait cela, parce que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable au bord de la mer, et ta descendance occupera les places fortes de ses ennemis. Puisque tu as écouté ma voix, toutes les nations de la terre s'adresseront l'une à l'autre la bénédiction par le nom de ta descendance. » Alors Abraham retourna auprès de ses serviteurs et ensemble ils se mirent en route pour Bershéba ; et Abraham y habita.

Si l'épreuve d'Abraham dans le sacrifice d'Issac appelle sa foi, elle met à dure épreuve son espérance. Non plus dans l'accomplissement de la promesse, mais dans sa pérennité. Heureusement, selon la volonté du Seigneur, Isaac ne sera pas mis à mort, même s'il lui a quand même été offert. Et lorsqu'Isaac redescend avec Abraham, il ne sera plus seulement le fils de son père, mais il sera le frère d'Abraham, lui-même héritier de l'alliance avec Dieu. La promesse dont Abraham est bénéficiaire n'est pas sa propriété. Ainsi, cette épreuve donne l'occasion à Dieu de montrer à Abraham que son fils, objet de la promesse, ne lui appartient pas davantage : il doit être prêt à le rendre à Dieu. Dieu nous montre ainsi que l'espérance humaine doit encore et toujours être purifiée par Dieu lui-même.

L'achèvement de l'espérance

Isaac, fils de l'espérance, est donc libre et il grandira selon la promesse divine, parce que Dieu avait promis de faire d'Abraham une bénédiction pour tous les peuples. Finalement, on finirait par se dire que l'achèvement de l'espérance est là : Dieu invite Abraham tout au long de sa vie à demeurer en lui, et non pas dans les espoirs humains qu'il pouvait avoir. Il y a là un déplacement qui n'est pas si évident que cela à faire : Dieu nous appelle à discerner dans notre vie, ce qui est de l'ordre de nos espoirs de ce qui est de l'ordre de l'espérance ; ce qui est de l'ordre divin de ce qui est de l'ordre de notre humanité seule. Or, parfois, nos espoirs humains ne sont pas la hauteur de l'espérance de Dieu. Quand nous faisons la confusion entre espoir et espérance, nous prenons le risque de commencer à désespérer. L'épreuve du temps est souvent la plus dure, car la plus usante. Abraham éprouve au cours de sa vie qu'entre la promesse des origines et les prémices de la réalisation, au moins 25 ans se sont écoulés. L'espérance s'inscrit toujours dans une durée longue pour pouvoir grandir : c'est sans doute pour cela que c'est une dimension si difficile à recevoir pour nous qui vivons dans une société de consommation et de satisfaction immédiate.

Ainsi, tout comme Moïse qui verra la terre promise sans pouvoir y rentrer, Abraham verra les prémices de la réalisation de l'espérance naître, mais il n'en verra pas l'achèvement. Abraham était parti de son pays avec la promesse d'une terre immense et d'une descendance innombrable ; à la fin de sa vie, il n'a qu'un fils et qu'un tombeau. Abraham finit ainsi par comprendre que la promesse de Dieu s'accomplira par de là, Abraham. C'est ainsi que, dans notre vie humaine, nous sommes aussi les porteurs d'une espérance qui dépasse les limites de notre propre vie. Cela peut nous interroger et nous permettre de comprendre que si Dieu nous invite à l'espérance, et qu'il nous donne d'espérer avec lui, il veut surtout nous permettre de dépasser notre condition d'homme pour nous faire entrer, avec lui, dans sa vie.

2) Espérer la vie de Dieu : le Crist sur la croix

Je vais à présent convoquer un autre personnage – ô important puisque ce n'est rien d'autre que Jésus-Christ lui-même. Pourquoi ? Parce que si Dieu s'est fait homme en Jésus-Christ, c'est pour vivre et éprouver, dans notre humanité, tout ce que nous vivons : nos joies, nos peines, nos espoirs, nos frustrations, nos souffrances et notre bonheur. L'espérance ne saurait donc lui être étrangère. Jésus n'a rien caché, rien retenu, et rien refusé de vivre : il a tout connu de notre humanité. Alors, forcément, Jésus lui aussi est en prise avec ce défi de l'espérance. Il y a, me semble-t-il, un moment dans la vie de Jésus où cette lutte entre espoir et espérance se joue d'une manière décisive. C'est le moment où Jésus est suspendu au bois de la croix :

> De l'évangile selon saint Luc (23, 33-43)
>
> Lorsqu'ils furent arrivés au lieu dit : Le Crâne (ou Calvaire), là ils crucifièrent Jésus, avec les deux malfaiteurs, l'un à droite et l'autre à gauche. Jésus disait : « Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font. » Puis, ils partagèrent ses vêtements et les tirèrent au sort. Le peuple restait là à observer. Les chefs tournaient Jésus en dérision et disaient : « Il en a sauvé d'autres : qu'il se sauve lui-même, s'il est le Messie de Dieu, l'Élu ! » Les soldats aussi se moquaient de lui ; s'approchant, ils lui présentaient de la boisson vinaigrée, en disant : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même ! » Il y avait aussi une inscription au-dessus de lui : « Celui-ci est le roi des Juifs. » L'un des malfaiteurs suspendus en croix l'injuriait : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi ! » Mais l'autre lui fit de vifs reproches : « Tu ne crains donc pas Dieu ! Tu es pourtant un condamné, toi aussi ! Et puis, pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal. » Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume. » Jésus lui déclara : « Amen, je te le dis : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. » C'était déjà environ la sixième

> heure (c'est-à-dire : midi) ; l'obscurité se fit sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure, car le soleil s'était caché. Le rideau du Sanctuaire se déchira par le milieu. Alors, Jésus poussa un grand cri : « Père, entre tes mains je remets mon esprit. » Et après avoir dit cela, il expira.

Dans son humanité, Jésus a voulu vivre l'Évangile en toutes circonstances, de toutes les manières, en conformité avec l'amour qu'il annonçait ; y compris jusqu'à se laisser « mettre la main dessus » et le voilà, à présent, suspendu au bois de la croix. La tentation humaine est grande de renoncer à l'espérance en considérant que tout cela n'en valait pas la peine si c'était pour finir ainsi, si ignominieusement : « tout ça pour ça ! » Suspendu au bois du supplice, quelle ne dut pas être sa tentation de désespoir : « *Mais, à quoi cela sert-il ? Quel espoir est-il encore possible ?* » Jésus est crucifié, écartelé au-dessus du sol ; il a été fouetté, battu, moqué, maltraité injustement. Il est en train d'agoniser. Il ne se fait aucune illusion, personne ne viendra le descendre de là pour arrêter le supplice (« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »). Jésus, dans son humanité, ne peut plus espérer de vie possible à vue humaine. Aucun espoir ne lui est plus permis sur la croix ; et pourtant c'est à ce moment-là que Jésus pose l'acte d'espérance le plus fondamental : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit ».

Si Jésus peut encore espérer une vie possible, c'est uniquement la vie que seul le Père de toute vie pourra donner. Quand et comment ? Sur la croix, nul ne peut savoir si Jésus savait ou ignorait la suite des évènements. Comme il était pleinement homme, il est probable qu'il ne l'a pas entrevu de manière surnaturelle, mais comme homme, il savait absolument que la vie vient toujours de Dieu, du Père céleste ; et que la seule vie possible pour lui, à présent, était enracinée dans les mains et cœur de Dieu : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit ». Il me semble qu'en contemplant Jésus sur la croix – et nous aurons l'occasion de le faire plus d'une fois dans ce pèlerinage – nous contemplons la mort de l'espoir humain et la naissance de l'espérance divine. Nous comprenons alors que la vie ne nous appartient pas, et qu'elle ne peut que nous être donnée. Dans notre existence d'homme et de femme, lorsque nous ne pouvons plus inventer notre vie (parce qu'on est au bout du rouleau, parce qu'on souffre tellement, parce qu'on ne sait plus quoi faire, parce qu'on a tout essayé), alors *notre vie doit nous être donnée* ; et le seul qui puisse nous donner cette vie – sa vie –, c'est le Père du ciel, parce que telle est sa promesse : « Je veux que là où je suis, vous y soyez aussi », « je vous ai donné ma vie en abondance », « vous vivrez avec moi pour toujours ».

L'espérance de Jésus éclate et s'accomplit au matin de Pâques ; elle surgit dans le tombeau vide ; elle éclate parce que la mort ne peut pas retenir en son étreinte le fils unique ; parce que la mort ne peut pas rendre la promesse de Dieu inefficace ; parce que la vie est plus forte que la mort ; parce que Dieu est vainqueur du mal. Et puisque Dieu nous a promis qu'il nous délivrerait de tout mal, alors il le fait. Voilà la force de la promesse de Dieu, sur laquelle réside notre espérance.

3) Pèlerins de l'espérance en marche vers le salut

Le compagnon de route discret, mais présent

Alors, pour finir cette conférence, je voudrais convoquer encore un dernier passage biblique que vous connaissez très bien : il s'agit de l'apparition du Ressuscité sur le chemin d'Emmaüs. Lisons-le étape par étape :

> De l'évangile selon saint Luc (24, 13-35)
>
> Le même jour, deux disciples faisaient route vers un village appelé Emmaüs, à deux heures de marche de Jérusalem, et ils parlaient entre eux de tout ce qui s'était passé. Or, tandis qu'ils s'entretenaient et s'interrogeaient, Jésus lui-même s'approcha, et il marchait avec eux. Mais

> leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître. Jésus leur dit : « De quoi discutez-vous en marchant ? » Alors, ils s'arrêtèrent, tout tristes.

Faisons une première pause dans ce récit pour nous permettre de remarquer deux choses fondamentales. La première, c'est que saint Luc est un petit malin qui joue avec nous ; il joue avec son lecteur à la manière de l'inspecteur Columbo. Vous connaissez tous la série policière. Son originalité : c'est la seule série policière où vous connaissez le coupable dans les dix premières minutes ! À l'inverse de tous les romans ou films policiers, l'intrigue n'est pas de savoir qui est coupable, c'est de savoir à quel moment Colombo va s'en rendre compte. Et bien, n'ayons pas peur de la comparaison : Emmaüs c'est Colombo avant l'heure ! Nous savons que Jésus est ressuscité depuis le début du chapitre 24, mais la question est bien : à quel moment Cléophas et son compagnon vont se rendre compte qu'il est ressuscité. Luc, en jouant avec nous, veut nous faire comprendre que ce chemin des disciples est un chemin d'espérance. Si nous savons que le Christ est ressuscité, il nous faut encore espérer que cette résurrection ait un sens encore pour nous aujourd'hui.

La deuxième chose, c'est que si Cléophas et son compagnon (ou sa compagne si vous préférez, car, après tout, il se pourrait bien que ce soit un couple qui rentre chez eux) ne réalisent pas Jésus est présent avec eux, Jésus est pourtant bel et bien présent à eux. Ce n'est pas parce qu'ils ne savent pas qu'il est là que ce n'est pas vrai. De même, dans notre vie, ce n'est pas parce qu'on ne se rend pas compte que Dieu est avec nous, qu'il n'est pas en réalité et pour de bon !

Ce qui fait notre vie est précieux pour Jésus

Et puis voilà qu'une fois arrêté sur le bord du chemin, Jésus leur demande de quoi ils discutaient en marchant :

> L'un des deux, nommé Cléophas, lui répondit : « Tu es bien le seul étranger résidant à Jérusalem qui ignore les événements de ces jours-ci. » Il leur dit : « Quels événements ? » Ils lui répondirent : « Ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth, cet homme qui était un prophète puissant par ses actes et ses paroles devant Dieu et devant tout le peuple : comment les grands prêtres et nos chefs l'ont livré, ils l'ont fait condamner à mort et ils l'ont crucifié. Nous, nous espérions que c'était lui qui allait délivrer Israël. Mais avec tout cela, voici déjà le troisième jour qui passe depuis que c'est arrivé. À vrai dire, des femmes de notre groupe nous ont remplis de stupeur. Quand, dès l'aurore, elles sont allées au tombeau, elles n'ont pas trouvé son corps ; elles sont venues nous dire qu'elles avaient même eu une vision : des anges, qui disaient qu'il est vivant. Quelques-uns de nos compagnons sont allés au tombeau, et ils ont trouvé les choses comme les femmes l'avaient dit ; mais lui, ils ne l'ont pas vu. » Il leur dit alors : « Esprits sans intelligence ! Comme votre cœur est lent à croire tout ce que les prophètes ont dit ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ? » Et, partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur interpréta, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait.

Le fait est que Jésus s'intéresse à ces personnes ; il s'intéresse à ce qu'ils vivent, à ce qu'ils sont ; ils s'intéressent à leur conversation ; ils s'intéressent à leur tristesse ; ils s'intéressent à leur désespoir. Il prend le temps de les écouter : ce qu'ils ont vécu de fort et de beau, mais aussi leurs espoirs déçus (« et nous qui espérions… »). Puis, Cléophas continue, et c'est là que la conversation commence à être intéressante pour nous. Les disciples racontent tout, y compris la découverte du tombeau vide le matin même, y compris l'apparition des anges et le témoignage de Pierre ; sauf que, cela reste incompréhensible pour eux. Quand on y pense, c'est assez extraordinaire parce qu'ils ont tout à portée de main pour croire et pour espérer, et pourtant, ils n'y parviennent pas. Ils *savent* que le tombeau est vide, ils *savent* que les femmes ont vu des anges, ils *savent* que Pierre et Jean ont vu le tombeau vide, mais ils n'y croient pas ; ils sont empêtrés dans leur désespoir (« et nous qui espérions qu'il était le libérateur d'Israël »). Ils sont tellement en prises avec leurs peines, avec leurs espoirs déçus, que même avec tous les éléments sous les yeux, et même avec le Christ à côté d'eux, ils n'y croient plus. Combien de

fois, nous arrive-t-il – soyons honnêtes avec nous-mêmes – de ne plus être certains d'y croire, de ne plus être certains d'espérer, alors que nous savons tout ça. Que manque-t-il pour vivre ce saut de la foi et e l'espérance ?

Alors Jésus reprend la parole : « esprits sans intelligence, comme votre cœur est lent à croire tout ce qu'on dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ? ». Puis vient la grande entourloupe de l'évangéliste et pour laquelle vous avez un peu le droit de lui en vouloir. Luc nous dit sur la forme (mais pas dans le fond) que, « partant de Moïse et de tous les prophètes, il leur *interpréta* dans toute l'Écriture, ce qui le concernait. » Moi, je ne vous cache pas que j'éprouve une grande frustration, et, un jour, il faudra que je m'en explique avec saint Luc quand je le verrai. La tournure de phrase est bien sympathique, mais moi, j'aurais bien aimé savoir ce que Jésus a concrètement dit. Qu'est-ce que Jésus a révélé à Cléophas et à son compagnon ? Il ne nous appartient pas de le savoir ; cela ne concerne qu'eux et le Ressuscité. Et cela veut dire une chose : cela signifie que Jésus, après leur avoir fait raconter leur vie, se met lui-même à *raconter* les Écritures, à les interpréter et à leur montrer que ce que Abraham a vécu, c'est aussi valable pour eux. Nous avons là un indice précieux, parce que nous ne sommes plus au niveau de la réflexion par la tête ou de la compréhension intellectuelle, nous sommes passés au niveau de l'espérance existentielle, on est au niveau du cœur : que savez-vous, avec le cœur, de ce qui s'est passé dans toute l'histoire sainte ; reprenons l'histoire, notre histoire, votre histoire, parce que ce n'est pas là que tout s'arrête ? À Lourdes, pour nous aussi, Jésus va interpréter l'Écriture pour révéler notre humanité et l'alliance conclue avec chacun de nous. Il va remettre notre cœur au niveau de l'espérance si nous prenons la peine de marcher avec lui et de l'écouter.

La reconnaissance dans l'espérance

Le récit de Luc continue :

> Quand ils approchèrent du village où ils se rendaient, Jésus fit semblant d'aller plus loin. Mais ils s'efforcèrent de le retenir : « Reste avec nous, car le soir approche et déjà le jour baisse. » Il entra donc pour rester avec eux. Quand il fut à table avec eux, ayant pris le pain, il prononça la bénédiction et, l'ayant rompu, il le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards. Ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ? » À l'instant même, ils se levèrent et retournèrent à Jérusalem. Ils y trouvèrent réunis les onze Apôtres et leurs compagnons, qui leur dirent : « Le Seigneur est réellement ressuscité : il est apparu à Simon-Pierre. » À leur tour, ils racontaient ce qui s'était passé sur la route, et comment le Seigneur s'était fait reconnaître par eux à la fraction du pain.

Si nous prenons le temps de lire les détails de la narration, nous devons constater qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette rédaction. Vous êtes quasiment tous allés au catéchisme lorsque vous étiez petits. Même si ce ne fut pas le cas, si vous êtes là aujourd'hui, c'est que vous avez tous fait déjà un chemin avec Jésus et avec l'Église. Tout au long de cette initiation, vous a-t-on déjà dit que Jésus avait déjà fait semblant de faire quelque chose ? Jamais ! S'il y a bien un homme qui ne fait jamais semblant, c'est bien Jésus ! S'il existe un homme qui est toujours vrai, c'est bien Jésus. S'il est possible qu'un homme soit toujours ajusté à la personne qu'il rencontre, c'est bien Jésus ! Alors, pourquoi Luc nous dit-il que Jésus « fit semblant d'aller plus loin » ? C'est illogique ; sauf si l'on regarde ce qui se passe ensuite. Pourquoi Jésus fait-il semblant ? Pour qu'on le retienne ! Et quand Cléophas le retient en disant « reste avec nous Seigneur, car il se fait tard », que fait-il en réalité ? Rappelez-vous que Cléophas est un disciple de Jésus, qu'il l'a accompagné sur les routes de Galilée et de Judée ; qu'il a entendu le discours sur la montagne ; qu'il a vu les malades être guéris ; qu'il a entendu Jésus dire : « j'étais un étranger et vous m'avez accueilli ». Il sait bien, lui, cette espérance que Dieu donne par la bouche de Jésus. Il sait que cette espérance doit s'accomplir quand on

accueille l'étranger : « ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ». Si Jésus fait semblant d'aller plus loin, c'est uniquement pour permettre à Cléophas et son compagnon de mettre en œuvre simplement l'Évangile : « reste avec nous ». C'est donc par la mise en œuvre de la charité selon l'Évangile (« ce que je vous commande c'est de vous aimer les uns les autres comme moi je vous ai aimé ») que la reconnaissance du Ressuscité devient alors possible. C'est lorsqu'ils mettent en œuvre le commandement de l'amour, selon le commandement du Christ, que Jésus peut se manifester à eux ; et ce cœur tout brûlant en eux sur la route devient une flamme qui va les brûler sans jamais se consumer dorénavant, au point qu'ils n'ont plus besoin de le voir, et que le fait que Jésus disparaisse n'est pas un drame. C'est ce feu de l'amour qui a rallumé l'espérance en eux, l'espérance de la résurrection de Jésus. Ce n'est rien d'autre que ce commandement de l'amour vécu qui fait étinceler dans le cœur des hommes, le souvenir de la promesse, la puissance de la parole de Dieu. C'est lui qui fait vivre tout homme, et l'amour partagé à l'instant même devient l'élan concret de l'espérance.

Cette espérance est tellement forte qu'ils doivent retourner à Jérusalem ; ils doivent le dire et le proclamer à tous : « ne soyez plus, comme nous l'étions, enfermés dans votre tristesse, et dans votre douleur, parce que le Seigneur est ressuscité » ; et ils n'ont même pas le temps de le dire que cela leur est aussi d'abord annoncé : « Il est apparu à Simon ». Ça y est, la promesse est accomplie ! L'espérance est possible parce que la vie de Dieu a surgi !

Un chemin d'espérance pour nous aujourd'hui

Alors, frères et sœurs, dans notre chemin de pèlerinage aujourd'hui, le Seigneur procède comme à avec ses disciples sur le chemin d'Emmaüs : il marche avec nous, même si nous ne remarquons pas, et il va, au cours de cette semaine, nous interroger sur ce qui fait notre vie : « de quoi discutiez-vous en marchant ». Il va le faire d'une manière singulière pour chacun d'entre nous. Il va nous demander de raconter notre vie : pour certains ce sera à un compagnon de voyage qu'il ne connaît pas ; pour quelqu'un d'autre, ce sera à un de ses amis fidèles en qui il a confiance et qui est présent ; pour quelqu'un d'autre, ce sera peut-être à un prêtre du pèlerinage ou un prêtre des sanctuaires ; pour quelqu'un d'autre encore, ce sera peut-être simplement de le raconter à Marie, dans le silence de son cœur, devant la grotte ; ou directement à Dieu pour lui raconter notre vie, nos joies, nos peines, nos espoirs, déçus ou encore en attente. Eu importe, mais il est important, dans ce pèlerinage, que nous puissions dire à Dieu, d'une manière ou d'une autre, ce qui fait notre vie.

Parce que le Seigneur, lui, va nous parler. Il va parler dans les sacrements que nous allons recevoir. Il va parler dans la parole d'un frère ou d'une sœur qui, au détour d'une conversation à table, dira une parole qui va nous bouleverser. Il va nous rencontrer dans les gestes de tendresse et d'amour que nous poserons entre nous ou avec nos frères et sœurs malades. Il va nous parler dans l'Écriture que nous allons entendre comme Parole de Dieu. Il va nous parler dans la lumière de ce cierge que nous allons allumer pour ceux et celles qui n'ont pas pu venir et qui ont tant besoin de notre prière. Il va nous parler. Le Seigneur veut désaltérer notre soif d'attente, il veut nous rendre des forces ; le Seigneur va nous parler de centaines, voire de milliers de façons : il ne reviendra qu'à nous de l'écouter pour que ce cœur brûlant naisse en nous, et fasse renaître en nous l'espérance de la promesse, enfin accomplie dans Jésus.

Pour ne pas conclure

J'ai commencé cette conférence en vous disant que, dans tout pèlerinage, nous venons déposer quelque chose pour reprendre autre chose. Et bien, dans ce pèlerinage, vous allez venir déposer dans les mains de la Vierge Marie, pour qu'elle les porte à son Fils, vos soucis, vos souffrances, vos épreuves, vos désespoirs, vos frustrations, vos désirs. En fait, nous allons

déposer dans la grotte tout nos espoirs humains pour que le Seigneur nous rende, non plus des espoirs, mais bien cette espérance qui nous dépasse ; cette espérance qui a dépassé Abraham ; cette espérance qui a fait naître la vie de Dieu dans le matin de Pâques ; cette espérance qui a brûlé Céophas et son compagnon. Que le seigneur reçoive nos espoirs et qu'il nous rende son espérance ! Alors, voici un dernier petit conseil, ou un petit outil, que je vous laisse ce soir : dans ce pèlerinage, faites le récit de votre vie pour que le Seigneur vous révèle son amour afin de faire de nous des témoins de sa vie. Alors, nous serons les pèlerins de cette espérance en rentrant à Nice, à Antibes, à Grasse, à Cannes, à Menton, tout comme les disciples sont retournés à Jérusalem, pèlerins de cette espérance, renouvelée et retrouvée que le Seigneur nous donnera de vivre tous les jours de notre vie. Je vous remercie.